

Une fois en possession de la liberté, voyons comment les Waldstettes en étendirent la conquête.

Il leur fallait pour alliées des villes puissantes qui présentassent à leurs ennemis autant de boulevards impénétrables. Zürich alors était renommée en Suisse pour son industrie, ses richesses et sa population. On lui fit des propositions ; mais elle ne put les écouter, car elle était dans le même temps travaillée par des dissensions intestines.

Un homme du peuple, Rodolphe Brun, habile et intrépide, excita ses concitoyens à la révolte, chassa les magistrats et établit une espèce de gouvernement démocratique divisé en quatorze tribus. Cet état de choses dura jusqu'en 1351, qu'une contre-révolution s'opéra ; alors Zurich, calme, consentit à entrer dans l'alliance qu'on lui proposait : elle stipula seulement qu'elle tiendrait le premier rang. On convint que si quelque différend s'élevait, des commissaires se réuniraient à Einsiedeln et les termineraient à l'amiable.

A la tête des villes qui dès leur fondation s'étaient fait remarquer par leur ardent amour pour la liberté, leur courage à maintenir leurs droits et leurs privilèges, Berne tenait sans contredit le premier rang. Avant toutes les autres elle s'était érigée en république, et ses habitans, composés en partie de familles nobles, bravaient la colère et les efforts des princes autrichiens qui voulaient l'asservir ou la détruire. En 1339, seule on la vit, sous la conduite d'un de ses plus vaillans généraux, Rodolphe d'Erlach, et à l'aide d'une poignée de braves que lui avaient envoyés les Waldstettes, résister à une armée formidable formée d'Autrichiens et de troupes suisses qui n'avaient point encore accédé à la confédération. Laupen la délivra... Quatre-vingt-quatre casques couronnés, vingt-sept bannières de seigneurs et de villes, furent le fruit de cette brillante journée qui assura sa tranquillité.

Au malheur de la guerre civile se joignit bientôt pour la Suisse un fléau plus redoutable encore. La peste qui désola l'Europe en 1348 exerça de cruels ravages dans les montagnes helvétiques. On ne trouvait pas assez de prêtres pour secourir les mourans, de fossoyeurs pour enterrer les morts, de cimetières pour recevoir les cadavres. On accusait les Juifs et on les brûlait publiquement.

Mais l'Autriche n'avait pas renoncé à ses prétentions. Elle mit en campagne de nouvelles armées, et porta la guerre dans le canton de Zürich. Glaris et Zug, attaqués séparément, sollicitèrent l'appui des confédérés ; ils l'obtinrent et firent dès lors partie de la ligue helvétique. En 1352, une armée de 30,000 fantassins et de 4,000 cavaliers

menaçait Zürich ; son héroïque résistance, le patriotisme de ses voisins qui s'étaient hâtés de voler à son secours, décidèrent l'électeur de Brandebourg à proposer une trêve qui fut acceptée.

Il est malheureux pour l'honneur de Berne qu'elle se soit liguée en cette circonstance avec les ennemis du nom helvétique, et qu'elle ait marché dans leurs rangs. Elle ne tarda pas à se repentir, et sollicita d'entrer dans l'alliance. Sa demande fut long-temps discutée à Lucerne. Néanmoins le 6 mars 1353 Berne fit partie de ces huit petits états connus sous le nom d'*anciens cantons de la ligue helvétique*.

Chaque fois que la Suisse obtenait la paix, elle savait mettre à profit le repos qui lui était accordé, et s'agrandissait par quelques acquisitions importantes. Fribourg et Bâle devinrent aussi les nouveaux alliés de la confédération.

Nous allons voir reparaître l'Autriche et cette fois avec des bataillons plus nombreux. En 1386, Léopold, arrière-petit-fils de Rodolphe de Hapsbourg, pénètre en Suisse traînant à sa suite une armée formidable. Bonstetten, un des meilleurs capitaines du siècle, a été choisi pour diriger l'attaque. L'armée ennemie s'avance jusqu'à Sempach. C'est là que se livre, le 9 juillet 1386, l'un des plus glorieux combats que puissent citer les annales helvétiques. Les confédérés étaient trois fois moins nombreux que leurs ennemis : ils n'hésitèrent pas pourtant à les attaquer et se précipitèrent avec la furie du lion sur les phalanges autrichiennes, qui reçurent le choc avec intrépidité... Tout le courage de ces braves vint expirer devant une muraille de piques. Ils chancelaient déjà, quand un nouveau Décius, Arnold Winkelried, sort des rangs et s'écrie : « Compagnons ! je vais vous ouvrir un passage... Ayez soin de ma femme et de mes enfans. » Aussitôt il s'élance, saisit de ses bras longs et nerveux autant de piques ennemies qu'il peut en embrasser, et les abaissant sur sa poitrine, il les entraîne dans sa chute et ouvre ainsi à ses concitoyens une large brèche à travers les rangs ennemis. Les Suisses y pénètrent de toutes parts, et la victoire couronne leur courage. Léopold fut trouvé parmi les morts. Les vainqueurs rentrèrent dans leurs villages en chantant des cantiques de réjouissance.

Une victoire plus merveilleuse peut-être, et non moins importante, est celle qu'une poignée de Glaronais remporta, près du village de Næfels, sur Jean de Verdenberg, général autrichien qui commandait un corps de 6,000 hommes, et auquel la trahison venait de livrer Wesen, au bord du lac de Wallenstadt. Chaque année les principaux habitans des diverses parties du canton se rendent